

elle ferma les armoires et réunit les clés en un troussseau qu'elle glissa dans sa poche. Alors, elle se tourna vers son fils qui était demeuré à la même place, anxieux et absorbé.

— A quel propos me fais-tu cette question, Ary ?

— Je viens de relire cette page, dit-il avec effort en fixant son regard attristé sur le calme visage de sa mère, et de cette lecture il résulte pour moi que nous n'avons accompli qu'une très petite partie des désirs de mon père. Cette enfant a souffert ici...

— Je ne te comprends absolument pas, Ary ! interrompit Mme Handen avec une stupéfaction sincère. Malgré toutes mes répugnances, j'ai gardé cette étrangère dans notre demeure, je l'ai laissée libre de suivre sa religion et l'ai pourvue d'excellentes éducatrices... et voilà que tu viens m'apprendre que je n'ai à peu près rien fait pour elle !

— Pas seulement vous, ma mère, mais nous tous. Nous avons été durs et cruels envers cette orpheline, nous lui avons refusé l'affection promise par mon père...

— Pour cela, oui ! interrompit sèchement Mme Handen. L'enfant de Bernhard Handen est restée ce qu'elle devait être : une étrangère, et ton père sortant de sa tombe pour m'adjurer de l'aimer n'aurait pu obtenir de moi une autre réponse que celle-ci : "Jamais... jamais rien ne pourra m'empêcher de détester cette fille d'aventuriers !"

A ces paroles, prononcées avec un accent violent surprenant chez cette placide nature, le beau visage d'Ary s'altéra subitement. Le jeune homme se détourna et se dirigea vers la porte.

— Je ne sais quelle idée te prend ! dit Mme Handen de son ton ordinaire. Ne t'es-tu pas toujours entendu avec moi pour tenir à l'écart cette petite fille et lui faire sentir l'infériorité de sa position ? Cette année encore, quelques jours après notre retour ici, tu m'as dit qu'il était de toute nécessité de garder plus strictement que jamais notre ligne de conduite envers elle, d'autant plus qu'avec l'âge augmentaient les défauts qui ne pouvaient manquer d'exister en elle... Ce sont là tes paroles, Ary.

— Oui, c'est moi qui ai dit cela ! murmura-t-il avec amertume. Je croyais alors être dans le vrai, et ceci est un peu mon excuse. Mais j'ai reconnu que nous avons injustement agi.

— Ce sont là des illusions dont tu reviendras bien vite. Quant à moi, je suis certaine d'avoir accompli mon strict devoir, dit-elle avec une froide décision.

Un pli profond se creusa sur le front du jeune homme, mais il n'insista pas. Depuis quelque temps, il s'était aperçu qu'en voulant discuter certaines questions avec Mme Handen, on se heurtait à une invincible obstination.

— Charlotte, vous servirez le café dans la salle d'étude, ordonna la veuve. Avez-vous su où était passée Claudine ?

— Mina vient de me dire que Mlle Anita l'avait emmenée à l'orangerie, Madame.

— Quelle idée ?... Il faudra que je lui défende d'accaparer ainsi les enfants ! dit Mme Handen

avec impatience. Charlotte, allez chercher Claudine.

— Je puis y aller, si vous le voulez, ma mère, proposa Ary avec empressement.

— Certes, je ne demande pas mieux, Charlotte est extrêmement pressée aujourd'hui. Tu pourras dire à Anita que je ne veux pas qu'elle emmène ainsi l'enfant.

Sans répondre, il ouvrit la porte-fenêtre et descendit dans le jardin. Il marchait rapidement, mais son pas était amorti par l'herbe épaisse couvrant les allées. Soudain, il s'arrêta. Une voix profonde et chaude arrivait jusqu'à lui, chantant un cantique espagnol. Il n'était pas nécessaire de posséder sa science musicale pour reconnaître l'inexpérience de cette voix, mais le timbre était admirable et l'expression empreinte d'un charme pénétrant.

Le silence s'était fait, rompu presque aussitôt par la voix de la petite Claudine.

— Chante encore, Nita !

— Non, mignonne, il faut rentrer, maintenant. Votre frère part ce soir et il faut bien rester un peu avec lui.

— Ah ! oui, pauvre Ary ! Pourquoi part-il si vite, Nita ?

Le jeune homme n'entendit pas la réponse. Il s'avança et atteignit les derniers tilleuls de l'avenue. Anita était assise sous leur ombrage, et ses doigts maniaient agilement un crochet, tandis que la petite Claudine, debout devant elle, tenait avec gravité le peloton de laine blanche qui se déroulait lentement.

Mais peloton et crochet échappèrent soudainement aux mains de l'enfant et de la jeune fille, et Claudine, avec un cri de joie, s'élança vers son frère.

— Allons, du calme, petite folle ! dit-il en souriant, tout en baisant le petit visage rose qui se levait vers lui. Je venais la chercher de la part de ma mère, ajouta-t-il en s'adressant à Anita.

— J'allais précisément la ramener. Il est regrettable que vous vous soyez dérangé.

— Pas du tout. Cela m'a procuré le plaisir de connaître un don que nous ignorions tous. Vous possédez un contralto magnifique.

Les joues d'Anita s'empourprèrent un peu.

— Ah ! vous avez entendu ? Et vous vous dites sans doute qu'il est bien dommage de n'avoir pu supprimer cet instrument, comme vous avez fait des autres à mon égard ? fit-elle d'un ton mordant.

Ary, très pâle, se mordit violemment les lèvres. Anita continua, emportée par les souvenirs douloureux qui affluaient à son esprit.

— Sans doute, craignez-vous déjà de voir votre nom sur les affiches de théâtre, comme vous me l'avez dit un jour ? Vous rappelez-vous ?

S'il se rappelait ! Les mêmes yeux bleu foncé qui le regardaient en cet instant avec une fierté un peu railleuse s'étaient levés vers lui autrefois, étincelants d'indignation, et l'enfant faible et isolée avait courageusement défendu sa mère.

— Mais rassurez-vous, cela n'est pas dans mes intentions. Ma noble et chère mère avait adopté cette profession pour obéir à ses parents, mais je